

INTRODUCTION

Elara Bertho, Jean-Luc Martineau, Céline Pauthier, Florent Piton

Cet ouvrage est consacré aux multiples formes d'énonciation des identités et aux modalités de leur concrétisation en Afrique. Il rassemble dans une même analyse des énoncés de types très différents qui, tous, participent aux constructions identitaires : discours et récits oraux, textes littéraires, journalistiques ou administratifs, objets emblématiques ou encore délimitations territoriales. Il est le fruit d'une réflexion collective menée au sein du laboratoire CESSMA autour de deux projets qui se sont rejoins sur la question des identités. De 2014 à 2017, Jean-Luc Martineau et Didier Nativel ont animé, avec Céline Pauthier, le séminaire « Circulations culturelles, cultures suburbaines et identités en Afrique subsaharienne du XIX^e au XXI^e siècle ». Fondé sur l'interdisciplinarité, et tourné vers l'histoire culturelle, le laboratoire CESSMA offrit un cadre privilégié à une réflexion corollaire : le 25 septembre 2015, Elara Bertho et Florent Piton conviaient littéraires et historiens à la journée d'études « Figures historiques et mémoire(s) collective(s). De l'usage des héros en contexte colonial et postcolonial », à l'université Paris-Diderot. Cet ouvrage croise et rassemble plusieurs contributions du séminaire et de la journée d'études. Résolument transdisciplinaire, il retrace le cheminement des identités en Afrique, à travers l'institution imaginaire des territoires, la fabrique textuelle des héros et les usages mémoriels des figures historiques. Ce faisant, il donne des pistes, invitant à ne négliger aucune

approche pour une analyse plus complète des processus de construction identitaire.

CONSTRUCTIONS IDENTITAIRES : PENSER ENSEMBLE LE POLITIQUE ET LE CULTUREL

Les études africaines ont largement contribué au débat épistémologique sur la notion d'identité, en particulier en ce qui concerne l'ethnicité. Longtemps considérées comme allant de soi, les catégorisations ethniques sont passées, dans les années 1970-1980, au crible de la critique constructiviste ¹. Luttant avec force contre les présupposés primordialistes, anthropologues et historiens ont démontré le caractère construit des identités et des catégories ethniques, en insistant sur le rôle des administrations coloniales dans le processus de réification, voire dans la création de ces labels ethniques ². Les constructivistes insistèrent sur plusieurs points qui constituent aujourd'hui des préalables à toute réflexion sur les constructions identitaires : les identités sont flexibles et mouvantes ; un individu peut mobiliser différents répertoires identitaires en fonction du contexte et au cours du temps ; les identités n'ont pas de contenu ou d'essence et ne peuvent donc être définies seulement par un ensemble de traits culturels partagés ; elles ressortent avant tout des représentations et sont souvent associées à une forte charge émotionnelle.

De la même manière, l'idée de nation a suscité des débats très intenses ces dernières décennies entre pérennialistes et modernistes, primordialistes et constructivistes, instrumentalistes et ethnosymbolistes ³... En dépit de leurs désaccords, ces approches ne sont cependant pas exclusives les unes des autres et peuvent, de manière complémentaire, éclairer différents stades des processus de construction nationale et de mobilisation nationaliste ⁴. Un point de consensus important dans ces débats est que la nation est à comprendre comme une construction à la fois politique et culturelle. L'opposition, devenue lieu commun, entre nation politique et nation culturelle, a ainsi fait long feu. Une vision caricaturale du débat

-
1. Amselle et Mbokolo, 1985 (1999) ; Hobsbawm et Ranger, 1983 (2012) ; Chrétien et Prunier, 1989 (2003).
 2. Pour une mise en perspective plus actuelle de ce débat : Keese, 2016.
 3. Ces débats s'articulèrent largement autour des questions suivantes : la nation est-elle un phénomène résolument moderne lié au développement de l'État et du capitalisme ? Jusqu'à quel point la nation est-elle construite ou héritée ? Si le discours nationaliste peut être vu comme un instrument utilisé par les élites en compétition pour le pouvoir, comment expliquer son pouvoir de mobilisation sur les masses ?
 4. Pour un bilan épistémologique sur les théories de la nation et du nationalisme : Jaffrelot, 2005 (2006).

franco-allemand de la fin du XIX^e siècle avait en effet installé dans les esprits une opposition entre les modèles français et allemand. D'un côté, la nation politique renverrait à la libre association des citoyens autour d'un État ancien et puissant ; elle serait une construction volontariste et rationaliste. De l'autre, la nation culturelle serait la concrétisation d'une communauté fondée sur un héritage partagé (langue, religion) et qui exprimerait « l'âme collective » d'un peuple. Une lecture plus attentive des historiens français et allemands de l'époque montre que le débat était loin d'être si tranché. Prenons l'exemple d'Ernest Renan. Après avoir lancé la devise de la conception politique de la nation – « l'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours » –, l'historien insiste en effet sur le principe spirituel de la nation qui réside dans la possession d'un héritage commun et le souhait de le préserver :

L'homme, Messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime : les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; voilà les conditions essentielles pour être un peuple ⁵.

Pourtant, cette opposition entre nation politique et nation culturelle eut des implications par-delà le classique débat franco-allemand. En effet, pendant longtemps et pour nombre de chercheurs, cette distinction théorique s'ancrait dans des aires géographiques : à l'ouest dominait la conception civique de la nation tandis que l'est, et par extension le « tiers-monde », fournissaient avant tout des exemples de nationalisme ethnique. Au demeurant, le terme d'ethnie connut le même type d'usage différencié : rarement utilisée pour analyser les conflits européens, la catégorie de l'ethnie semblait parfois « réservée » aux Africains, Amérindiens ou Asiatiques, ainsi qu'aux minorités ou groupes, en particulier musulmans, issus des migrations dans les sociétés occidentales. Ce fut notamment le cas à des Bosniaques et des Kosovars lors de la guerre dans les Balkans quand on évoqua le « nettoyage ethnique ». Ces distinctions traduisent des stéréotypes suspects : d'un côté, des conflits de type archaïque, reposant sur des liens primordiaux et innés s'imposant aux acteurs ; de l'autre, des conflits modernes, fondés sur l'adhésion volontaire d'individus à des projets politiques concurrents... Non seulement cette dichotomie repose sur des préjugés raciaux ou culturels mais elle ne tient pas à l'analyse.

En effet, il n'existe pas de nationalisme civique pur : les sociétés étant nécessairement diverses, les idées et valeurs politiques ne suffisent pas à l'adhésion des populations. L'État est d'ailleurs lui-même un acteur

5. Renan, 1882 (2007), p. 34.

particulièrement zélé du nationalisme culturel. Ses institutions, au premier rang desquelles l'école ou l'armée, s'emploient donc à homogénéiser la nation pour renforcer sa cohésion. Les élites recherchent la loyauté des citoyens envers l'État et pour ce faire exaltent un récit national qui installe dans les esprits l'idée d'une singularité, voire d'une grandeur nationale. La culture est à ce titre une ressource essentielle des mouvements nationalistes ou des nationalismes officiels et « le succès de tout mouvement de mobilisation nationale repose très précisément sur la dialectique subtile entre culture et politique ⁶ ».

Affirmer que les identités et parmi elles les nations sont des « créations ⁷ » ou des « inventions ⁸ » est ainsi devenu une idée classique en sciences sociales ⁹. Depuis plus de trente ans, l'heureuse formule de Benedict Anderson a connu un incroyable succès : il propose de définir la nation comme

une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine. Elle est *imaginée* parce que les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion ¹⁰.

De même ne fait-il guère de doute que le nationalisme est « le produit d'une imagination collective construite par le biais de la remémoration ¹¹ ». Certes, l'idée de communauté « imaginaire » a fait débat : en français surtout, cet adjectif suggère que les communautés n'existent pas vraiment ou n'appartiennent pas à l'ordre du réel ¹². À rebours de cette interprétation, nous préférons la traduction de « communauté imaginée » et postulons que l'imagination dont il est ici question est un processus de création donnant sens aux relations sociales ¹³. Un vaste champ s'ouvre dès lors pour comprendre les modalités de concrétisation des imaginaires, étant entendu que les « degrés de concrétude que [l'imaginaire] acquiert [dépendent] des rapports de pouvoir ¹⁴ ». Dans cet ouvrage, nous envisageons en particulier deux objets autour desquels se matérialisent ces imaginaires : le territoire et le récit héroïque.

6. Dieckhoff, 2005 (2006), p. 129.

7. Thiesse, 1999 (2001).

8. Hobsbawm et Ranger, 1983 (2012).

9. Max Weber insiste d'ailleurs très tôt sur la dimension subjective de la « communauté de sentiment » qu'est la nation : Weber, 1921 (1995).

10. Anderson, 1983 (2002), p. 19.

11. Spivak, 2009 (2011).

12. Pour une discussion sur le succès de la formule de Benedict Anderson, et le rapport réel-imaginaire induit par cette définition : Chivallon, 2007.

13. Castoriadis, 1975 (1999).

14. Chivallon, 2007, p. 158.

FORMATION DE L'ÉTAT ET CONSTRUCTIONS IDENTITAIRES : DU LOCAL AU NATIONAL

Du XIX^e siècle à nos jours, les récits collectifs ont eu partie liée avec les nationalismes officiels, singulièrement en Afrique où les États venaient d'acquérir leur indépendance. Les discours nationalistes promus par ces États ont servi d'outils privilégiés des constructions nationales. Toutefois, le sentiment ou la volonté d'allégeance à l'État-nation ne coïncident pas nécessairement avec un nationalisme. Celui-ci peut aussi être porté par des acteurs qui cherchent à se donner une nation sans en avoir forcément une, ou sans pouvoir s'accorder sur ses contours. Le nationalisme ne se présente pas toujours comme une loyauté envers un État, et les efforts de l'État pour homogénéiser sa population – par le nationalisme officiel – peuvent engendrer des nationalismes – des régionalismes ? – réactifs et concurrents à l'endroit du pouvoir politique.

Trois dimensions des idéologies nationalistes permettent d'éclairer les processus identitaires. Tout d'abord, dans leur phase de cristallisation, les nationalismes peuvent être analysés comme des réformes socioculturelles. Face à une domination symbolique ou à un « autre » dominateur, une petite élite peut jouer un rôle central, en constituant l'amorce d'un récit national. Trois options s'offrent alors à elle : le refuge dans la « tradition » contre l'État scientifique, l'adhésion sans réserve à une « modernité » venue d'ailleurs ou un réformisme opérant un tri sélectif dans la tradition ¹⁵. Deuxièmement, ce processus d'élaboration nationale est traversé par les rapports de pouvoir. Ces derniers sont manifestes lorsque cette élite nationaliste se met à formuler des revendications politiques et à élargir son audience. Le récit national et les figures héroïques autour desquelles il se structure apparaissent enfin aussi comme une ressource stratégique mobilisée par des acteurs en compétition pour l'accès ou le maintien au pouvoir. Le nationalisme est une ressource identitaire dans des conflits d'intérêts, qu'ils soient économiques ou politiques ¹⁶.

Cependant il ne suffit pas de comprendre pourquoi et comment des acteurs mobilisent des motifs nationalistes parmi lesquels les figures historiques occupent une place centrale. Il faut encore saisir pourquoi ces figures suscitent ou non l'adhésion. Comment expliquer la puissance de mobilisation et le pouvoir émotionnel des récits nationalistes ? Pourquoi certaines figures suscitent-elles l'enthousiasme ou le rejet ? Même si les traditions sont « inventées » et leur continuité avec le passé largement fictive, il n'en demeure pas moins que c'est la vivacité de leur mémoire

15. Chatterjee, 1986 (1993) ; Smith, 1971 (1983).

16. Balibar et Wallerstein, 1988 (2007) ; Breuilly, 1982 (1994) ; Gellner, 1983 (2008).

qui assure la réussite des entreprises nationalistes ¹⁷. Comment le héros incarne-t-il un collectif ? À l'inverse, comment le collectif plébiscite-t-il une figure individuelle et selon quelles modalités ? Dans les deux sens, se dessine ici le cheminement d'identités multiples au croisement de l'individuel et du groupe. On comprend dès lors le rôle central joué par l'État dans l'affirmation des nationalismes, puisque, à travers son appareil bureaucratique et ses institutions, il peut familiariser des communautés hétérogènes au discours nationaliste et ainsi contribuer à son succès. À cela s'ajoute la question du territoire auquel s'arrime l'identité, en particulier lorsque la migration fait partie de cette identité. Si, par-delà les fantasmes de pureté d'appartenance, il existe plutôt « une communauté des hommes qui se souviennent des mêmes récits ¹⁸ », alors ces identités se lisent dans les récits qui fondent les imaginaires collectifs.

FIGURES COLLECTIVES, HÉROS SINGULIERS

Que les objets (du drapeau au jouet d'enfant en passant par la carte d'identité), les lieux (du musée au champ de bataille), la langue ou l'école soient des supports de la « remémoration » dont parle Spivak ¹⁹, le phénomène est connu. Il en va de même des discours, des hymnes, de la presse ou des récits historiques. De nombreux faits culturels contribuent également à donner chair aux imaginaires, comme les festivals, les commémorations, les concours artistiques ou les arts vivants. La deuxième partie de cet ouvrage interroge un objet particulier, support de constructions identitaires : les textes littéraires et fictionnels consacrés à des figures héroïques, pour les faire dialoguer avec les textes des espaces publics évoqués plus haut. Nous faisons l'hypothèse qu'il est possible d'accéder aux recompositions des discours nationalistes par le prisme de l'analyse textuelle des œuvres de fiction. C'est là en effet que le dialogue disciplinaire entre histoire et littérature nous paraît particulièrement fécond. Le terme de « héros » est donc employé à dessein, dans son acception littéraire certes, mais en postulant que la figure héroïque est aussi historique, par le discours qu'elle porte ou révèle sur les sociétés.

Les définitions de la figure historique sont mouvantes et plurielles. De nombreux ouvrages sont consacrés à la figure des ancêtres et des héros culturels ²⁰ et soulignent leur rôle dans la construction de la légitimité,

17. Smith, 2000.

18. Macé, 2002, p. 13.

19. Spivak, 2009 (2011).

20. Fantino et Bourdin, 2012 ; Ranaivoson et Litvan, 2014.

intellectuelle et culturelle, de ceux qui les invoquent. Le « héros culturel ²¹ » n'est pas, en soi, historique, il l'est même rarement. Il est celui qui apporte les fondements de la civilisation (tel Prométhée) et, parfois, la terre et l'inscription géographique du groupe (éventuellement Tyamaba, pour les mythes peuls de fondation ²²). Les figures historiques présentées ici, précisément, ont réellement existé, dans un temps relativement proche. « La fabrique des héros ²³ » est souvent assez récente et le moment des indépendances en constitue une étape fondamentale. Ces héros « singuliers ²⁴ » jouent sur la scène de la fiction des imaginaires collectifs.

L'enjeu est double : étudier les représentations, les mémoires collectives et les figures historiques dans les productions culturelles mais aussi appréhender ce que l'on pourrait appeler l'effet-retour des œuvres sur les imaginaires collectifs. Nous postulons en effet que les œuvres, dans leur diversité, ne sont pas qu'un reflet dégradé de l'histoire. Elles contribuent à façonner la mémoire historique commune et, partant, la nature même des communautés. Double également est la méthode : analyser les mécanismes et processus d'appropriation de grandes figures héroïques et, en même temps, prendre au sérieux la qualité littéraire des sources et la dimension esthétique des œuvres et des productions vivantes.

Depuis les indépendances, envisagées dans leur diversité aussi bien en termes de chronologie que de modalités d'acquisition ²⁵, les nations africaines ont vu leurs leaders politiques et d'opinion et, avec eux, une infinité d'acteurs et d'actrices, promouvoir des héros constitutifs d'un jeune « panthéon », pour reprendre l'expression d'Hélène Charton et de Marie-Aude Fouéré ²⁶. Dans la continuité de ces travaux qui ont analysé les constructions mémorielles des héros nationaux des indépendances, nous proposons tout à la fois d'élargir le spectre des récits considérés avec l'insertion, notamment, de résistants à la colonisation, tout en portant une grande attention à la fabrique textuelle des mémoires, à la chair des textes pourrait-on dire.

Qui a été considéré comme digne d'être loué et chanté ? Comment s'est opéré le tri ? Dans quel passé proche ou lointain a-t-on cherché les sources de la communauté nationale ? Au sein de ce panthéon, les figures historiques occupent une place importante dont on souhaite présenter ici un échantillon modeste car nécessairement non exhaustif : résistants à la colonisation, acteurs des décolonisations, leaders révolutionnaires et panafricains des

21. Long, 1987.

22. Kesteloot et Barbey, 1985.

23. Centlivres *et al.*, 1999.

24. Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, 1989.

25. Droz, 1996 (2009) ; Goerg *et al.*, 2013.

26. Charton et Fouéré, 2013 ; Fouéré, 2010.